

Citations de l'autobiographie d'Emma Goldman pour lecture

« Prenez le pain », discours prononcé à Union Square à New York en pleine crise économique de 1893 :

« Vous tous, hommes et femmes, ne voyez-vous pas que l'État est votre pire ennemi? C'est une machine qui vous broie pour préserver la classe dominante, vos maîtres. Comme des enfants naïfs, vous vous fiez à vos dirigeants politiques. Ils abusent de votre confiance pour vous vendre aussitôt au premier venu. Mais même en dehors de ces trahisons directes, vos responsables politiques font cause commune avec vos ennemis pour vous tenir en laisse, pour vous empêcher toute action directe. L'État est le pilier du capitalisme, et il est ridicule de compter sur lui pour un quelconque secours. Ne voyez-vous pas combien il est stupide d'attendre, alors que des richesses immenses se trouvent à un jet de pierre d'ici? La 5e Avenue est pavée d'or, chaque hôtel particulier est une citadelle d'argent et de pouvoir. Et vous, vous restez là, tel un géant affamé et enchaîné, privé de sa force. Vous allez devoir apprendre que vous avez le droit de partager le pain de votre voisin. Non seulement vos voisins vous ont dépouillés de votre pain, mais ils sucent aussi votre sang. Et ils continueront à vous voler, vous, vos enfants et les enfants de vos enfants tant que vous ne vous réveillerez pas, tant que vous n'aurez pas le courage de revendiquer vos droits. Alors, allez manifester devant les palais des riches, exigez du travail. S'ils ne vous en donnent pas, exigez du pain. S'ils vous refusent les deux, prenez le pain. C'est votre droit le plus sacré ! » (VMV, p 157)

Goldman défend l'assassin de McKinley (1901) :

« Leon Czolgosz et d'autres hommes comme lui, loin d'être des créatures dépravées aux bas instincts, sont en réalité des hypersensibles incapables de supporter une trop grande pression sociale. Ils en viennent à s'exprimer violemment, parfois au prix de leur vie, parce qu'ils ne peuvent rester témoins passifs de la misère et de la souffrance de leurs semblables. Il faut en imputer la responsabilité à ceux qui sont derrière l'injustice et l'inhumanité qui dominent le monde. Mon cœur l'accompagne d'une profonde solidarité, accompagne toutes les victimes de l'oppression et de la misère, accompagne les martyrs passés et à venir, précurseurs d'une vie meilleure et plus noble. » (VMV, pp 362-3)

et conclut : « Le geste est noble, mais il est erroné » (VMV, Avant-Propos, p 13)

Sur le patriotisme, 1908 :

« Qu'est-ce que le patriotisme ? Est-ce l'amour du lieu de naissance, du lieu des souvenirs et des espoirs, des rêves et des aspirations de l'enfance ? Est-ce le lieu où, dans notre naïveté enfantine, nous regardions les nuages défilier en nous demandant pourquoi nous ne pouvions pas avancer aussi vite qu'eux ? Le lieu où nous comptions autrefois les milliers d'étoiles scintillantes, épouvantés à l'idée que chacune fût un œil capable de percer les profondeurs de nos petites âmes ? Est-ce le lieu où nous écoutions le chant des oiseaux et rêvions d'avoir des ailes pour nous envoler comme eux vers de lointaines contrées ? Le lieu où nous nous asseyions aux pieds de notre mère, captivés par les récits des grands exploits et conquêtes ? En résumé, est-ce l'amour de l'endroit où chaque centimètre représente les souvenirs chers et précieux d'une enfance heureuse, joyeuse et espiègle ?

Si c'était cela le patriotisme, alors il serait difficile de susciter de nos jours ce sentiment chez les hommes américains, car les terrains de jeux ont été transformés en fabriques, en usines ou en mines, tandis que le bruit assourdissant des machines a remplacé le

chant des oiseaux. Il nous serait également difficile d'écouter des récits de grands exploits, car nos mères ne nous racontent aujourd'hui que des histoires de tristesse, de larmes et de chagrins.

Alors, qu'est-ce que le patriotisme ? « Le patriotisme, monsieur, est l'ultime recours des vauriens », a déclaré le docteur Johnson. Léon Tolstoï, le plus grand antipatriote de notre temps, a défini le patriotisme comme le principe qui justifie l'instruction d'individus qui commettront des massacres de masse ; un commerce qui exige un outillage conçu davantage pour tuer des hommes que pour fabriquer des produits de première nécessité tels que chaussures, vêtements ou logements ; un commerce qui garantit de meilleurs profits et une gloire plus éclatante que celle dont jouit l'honnête travailleur. » (VMV, pp 484-5)

Répression féroce après la signature de la loi sur l'Espionnage en juin 1917 :

« Les États-Unis, qui n'étaient en guerre que depuis sept mois, avaient déjà devancé en brutalité l'ensemble des pays européens pourtant forts de leurs trois années d'expérience en matière de massacre. Les geôles regorgeaient de non-combattants et d'objecteurs de conscience de toutes les couches sociales. Avec la nouvelle loi contre l'espionnage, le pays se transforma en asile d'aliénés où tous les fonctionnaires d'État ou fédéraux – comme une bonne partie de la population civile – sombraient dans la folie furieuse. Ils répandirent la terreur et la destruction. La perturbation des réunions publiques et les arrestations en masse, la condamnation à des peines d'une sévérité inimaginable, l'interdiction des publications radicales et l'inculpation de leurs rédactions, le passage à tabac, voire le meurtre d'ouvriers, voilà ce qui devint le passe-temps patriotique de prédilection. » (VMV, p 713)

Rencontre avec Alexandra Kollontai en mars 1920 :

Compte tenu de ses 50 ans et de la grave opération qu'elle venait de subir, M^{me} Kollontai paraissait remarquablement jeune et rayonnante. Femme élancée et majestueuse, elle avait tout d'une *grande dame* bien plus que de la farouche révolutionnaire. Sa tenue vestimentaire et son appartement de deux pièces trahissaient le bon goût, et les roses sur son bureau étaient plutôt surprenantes dans la grisaille russe. C'étaient les premières que je voyais depuis notre expulsion. Tout en m'annonçant qu'elle était ravie de me rencontrer enfin dans la « grande et incontournable Russie », sa poignée de main était molle et distante. Avais-je déjà trouvé ma place, demanda-t-elle, et le travail que je voulais faire ? Je répondis que je n'avais pas encore pris suffisamment mes repères pour décider où je serais le plus utile. Peut-être en saurais-je plus après avoir discuté avec elle des choses qui me perturbaient et des contradictions que j'avais découvertes. Il fallait que je lui dise tout, m'affirma-t-elle ; elle était sûre de pouvoir m'aider à passer ce premier cap difficile. Elle m'assura que tous les nouveaux venus traversaient la même passe, mais qu'on apprenait vite à voir la grandeur de la Russie soviétique. Les petites choses n'avaient aucune importance. J'essayai de lui expliquer que mes préoccupations ne concernaient pas les petites choses ; elles étaient vitales et de la première importance pour moi. En fait, mon être même dépendait de comment on devait les interpréter. « Très bien, allez-y, racontez », déclara-t-elle, impassible. Elle se recula dans son fauteuil, et je me mis à parler des événements douloureux dont j'avais eu connaissance. Elle écouta attentivement, sans m'interrompre mais, à l'écoute de mon récit, je ne perçus pas la moindre indication d'un quelconque trouble sur son beau

visage froid. Quand je fus parvenue à ma conclusion, elle déclara : « Nous déplorons en effet quelques taches grises fâcheuses dans le portrait saisissant de notre révolution. Elles sont inévitables dans un pays aussi arriéré, avec un peuple si rustre et une expérience sociale d'une telle ampleur, contre lequel le monde entier se dressait. Elles disparaîtront quand nous serons venus à bout des différents fronts et quand nous aurons élevé le niveau mental de nos masses. » Je pourrais y contribuer, poursuivit-elle. Je pourrais travailler parmi les femmes (...) J'avais accompli un si beau travail dans ce sens aux États-Unis, et elle m'assura que je trouverais un terrain encore plus fertile en Russie. « Pourquoi ne pas vous joindre à moi et cesser de broyer du noir à cause de ces quelques fâcheuses taches grises ? ajouta-t-elle pour conclure. Elles ne sont rien de plus, ma chère camarade, vraiment rien de plus. »

Les gens raflés, emprisonnés et fusillés uniquement pour leurs idées ! Les vieux et les jeunes retenus en otages, toute protestation bâillonnée, l'iniquité et le favoritisme endémiques, les belles valeurs humaines trahies, l'esprit même de la révolution crucifié quotidiennement... tout cela, n'était-ce que de « fâcheuses taches grises » ? me demandai-je. Je me sentis glacée jusqu'à la moelle. (VMV, pages 837-838)

Impressions de Lénine que Goldman et Berkman rencontrent en 1920 :

« On nous fit arrêter devant une porte en bois massif magnifiquement sculptée. S'excusant pour une minute seulement, notre accompagnateur s'y engouffra. Peu après, la porte s'ouvrit de l'intérieur, et notre guide nous invita à entrer, avant de disparaître en fermant la porte derrière nous. Nous restâmes sur le seuil, attendant le signal suivant de cette étrange procédure. Deux yeux obliques nous fixèrent avec une telle intensité qu'ils nous transperçaient. Leur propriétaire était assis derrière un énorme bureau sur lequel tout était strictement rangé, et le reste de la pièce paraissait dégager le même degré d'exactitude. Un panneau comportant de nombreux commutateurs téléphoniques et une carte du monde couvrait la totalité du mur derrière l'homme ; des casiers vitrés remplis de lourds volumes s'alignaient sur les côtés. Une grande table oblongue tendue de rouge, douze chaises à dossier droit et plusieurs fauteuils placés près des fenêtres complétaient le décor. Rien d'autre pour rompre la monotonie ordonnée, à part ce tissu d'un rouge flamboyant.

Ce cadre semblait parfaitement adapté à l'individu réputé pour ses habitudes de vie rigides et terre à terre. Lénine, l'homme le plus idolâtré du monde et tout autant haï et craint, aurait détonné dans un environnement d'une simplicité moins austère.

“Ilitch ne perd pas de temps en préliminaires. Il va droit au but”, m'avait dit un jour Zorine avec une fierté évidente. En effet, chaque pas que Lénine avait fait depuis 1917 en témoignait. Mais si nous avions eu le moindre doute, la manière dont nous fûmes reçus et le tour que prit notre entretien nous auraient rapidement convaincus de l'économie émotionnelle d'Ilitch. Sa perception rapide de ce qu'il pouvait tirer des autres et son habileté à en tirer le maximum à son avantage étaient extraordinaires. Non moins étonnante était l'hilarité qu'il manifestait pour tout ce qu'il trouvait drôle chez lui ou chez ses visiteurs. Surtout s'il pouvait vous mettre dans l'embarras, le grand Lénine se tordait de rire jusqu'à vous obliger à rire avec lui.

Son regard perçant nous ayant dénudés jusqu'à l'os, nous fûmes soumis à une volée de questions, flèches décochées les unes après les autres par son cerveau acéré comme du silex. » (VMV, p 845)

Désaccord entre EG et AB concernant les bolcheviks (avril 1920).

« Sasha me reprochait pendant des heures mon « impatience » et ma mauvaise appréciation des questions essentielles, mon approche trop prudente de la révolution. J'avais toujours sous-estimé le facteur économique comme cause principale des maux du capitalisme, déclarait-il. Ne voyais-je donc pas désormais que la nécessité économique était ce qui précisément forçait la main des hommes à la barre du vaisseau soviétique ? Les bolcheviks avaient dû adopter ces mesures désespérées à cause du danger incessant de l'extérieur, de l'indolence naturelle de l'ouvrier russe et de son incapacité à augmenter la production, du manque d'outils les plus élémentaires chez les paysans et, par conséquent, de leur refus de nourrir les villes. Il estimait évidemment que ces méthodes étaient contre-révolutionnaires et qu'elles finiraient par aller à l'encontre des buts recherchés. Mais, malgré tout, il était grotesque de soupçonner des hommes comme Lénine ou Trotski de trahison délibérée de la révolution. Eux qui avaient consacré leur vie à cette cause, qui avaient enduré les persécutions, la calomnie, la prison et l'exil pour leurs idéaux ! Il était strictement impossible qu'ils fissent à ce point machine arrière !

Je rassurai Sasha que rien n'était plus loin de mes pensées que d'accuser les bolcheviks de trahison. À vrai dire, je les trouvais assez cohérents, plus fidèles à leurs buts que certains de nos propres camarades qui travaillaient avec eux. Je trouvais surtout que Lénine était un homme fait d'une seule pièce. Certes, sa politique avait opéré des changements extraordinaires ; on ne pouvait pas nier sa grande agilité comme funambule politique. Mais il n'avait jamais dévié de son objectif. Même ses pires ennemis ne l'accuseraient pas de cela. Mais, soutenais-je, son objectif constituait le nœud même de la tragédie de la Russie. C'était l'État communiste, sa suprématie absolue et son pouvoir exclusif. Et s'il détruisait la révolution, envoyait des millions de gens à la mort et inondait la Russie dans le sang des meilleurs de ses fils et ses filles ? Cela n'effraierait pas l'homme de fer du Kremlin. C'étaient des « broutilles, de petites effusions de sang », qui ne devraient pas l'empêcher d'atteindre son but final. En matière de clarté de la vision, de force de la volonté et de détermination inébranlable, Lénine avait droit à mon respect. Mais en ce qui concernait les conséquences pour la révolution de ses buts et de ses méthodes, je considérai qu'il était la plus grave menace, plus pernicieux que l'ensemble des interventionnistes, parce que son objectif était plus insaisissable et ses méthodes plus trompeuses.

Sasha ne démentit pas mon propos et, tout comme moi, était convaincu que nous ne pourrions espérer trouver notre place dans le carcan étroit de la machine politique. Mais il trouvait que je tenais Lénine et ses collaborateurs pour responsables des méthodes imposées par l'extrême nécessité révolutionnaire. [...] Tous les camarades pondérés, affirmait Sasha, partageaient cette attitude. Et lui-même avait fini par comprendre que la révolution en actes était tout à fait autre chose qu'une révolution abordée sur le plan théorique par des radicaux de salon. Elle signifiait du sang et du fer, et c'était inévitable. » (VMV, pp 862-863)

Session spéciale du Petrosoviet sur Cronstadt (4 mars 1921)

Au-dessus du vacarme de la foule qui hurlait et tapait du pied, seule une voix tentait de se faire entendre – la voix crispée et émue d'un homme dans les premiers rangs. Il était délégué des employés en grève du chantier de l'arsenal. Les faussetés émises de l'estrade contre les braves et loyaux hommes de Cronstadt l'incitaient à protester, déclara-t-il. Faisant face à Zinoviev et le désignant directement du doigt, l'homme tonna : « C'est ta cruelle indifférence et celle de ton parti qui nous ont poussés à la grève et qui ont suscité la solidarité de nos frères marins qui ont combattu côte à côte avec nous dans la révolution. Ils ne sont coupables d'aucun autre crime que celui-là, et tu le sais. Sciemment, tu les salis et tu appelles à leur destruction. » Des cris de « contre-

révolutionnaire ! Traître ! Chkournik ! Bandit menchevique ! » transformèrent l'assemblée en une effroyable pagaille.

Le vieil ouvrier resta debout, sa voix s'élevant au-dessus du tumulte. « Il y a à peine trois ans, Lénine, Trotski, Zinoviev et vous tous, cria-t-il, étiez dénoncés comme traîtres et espions allemands. Nous, les ouvriers et les marins, sommes venus à votre secours et vous avons sauvés du gouvernement Kerenski. C'est nous qui vous avons amenés au pouvoir. L'avez-vous oublié ? Maintenant, tu nous menaces de ton épée. Rappelle-toi que tu joues avec le feu. Tu répètes les erreurs et les crimes du gouvernement Kerenski. Prends garde qu'un sort semblable ne te rattrape ! »

Le défi fit grimacer Zinoviev. Les autres sur l'estrade s'agitèrent, gênés, sur leurs sièges. L'auditoire communiste demeura un instant interdit devant cet avertissement de mauvais augure et, pendant ce temps d'arrêt, retentit une autre voix. Un homme de grande taille en uniforme de marin se leva dans le fond. Rien n'avait changé dans l'esprit révolutionnaire de ses frères de la mer, déclara-t-il. Ils étaient prêts, jusqu'au dernier, à défendre la révolution jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Puis il se mit à lire la résolution de Cronstadt adoptée lors du meeting de masse du 1er mars. Le vacarme que son audace déclencha empêcha quiconque, en dehors de ses proches voisins, de l'entendre. Mais il tint bon et continua à lire jusqu'au bout.

La seule réponse à ces deux robustes fils de la révolution fut la résolution de Zinoviev exigeant la reddition complète et immédiate de Cronstadt sous peine d'extermination. Toutes les voix opposées étant bâillonnées, elle fut approuvée à la hâte au milieu d'un désordre indescriptible. L'atmosphère, surchargée de passion et de haine hystériques, pénétra mon être et me prit à la gorge. Toute la soirée, j'eus envie de hurler contre la fourberie d'hommes prêts à s'abaisser aux plus viles tromperies politiques au nom d'un grand idéal. Ma voix semblait m'avoir quittée, car je n'arrivais pas à émettre un son. (VMV, pp 963-964)

(L'inhumanité de la femme à l'égard de l'homme)

Cet incident m'en rappela un autre du même genre lors d'une conférence que j'avais donnée sur l'inhumanité de la femme à l'égard de l'homme. Me plaçant systématiquement du côté des opprimés, il me déplaisait que mes consœurs imputent tous les maux à l'homme. J'avais fait remarquer que, s'il était réellement un aussi grand pécheur que ces dames le prétendaient, la femme en partageait la responsabilité avec lui. Car la mère est la première empreinte de sa vie, la première à cultiver sa vanité et sa suffisance. Les sœurs et les épouses lui emboîtent le pas, sans oublier les maîtresses, complétant ainsi le travail entamé par la mère. Je soutenais que la femme était de nature perverse : la mère fait tout pour garder son enfant mâle attaché à elle depuis sa naissance jusqu'à ce qu'il atteigne un âge respectable. Elle déteste la faiblesse et désire l'homme viril. Elle idolâtre en lui précisément les traits qui la rendent esclave : sa force, son égotisme et sa vanité exacerbée. Les incohérences propres à mon sexe maintiennent le pauvre mâle suspendu entre l'idole et la brute, le chéri et la bête, l'enfant vulnérable et le conquérant. C'est en réalité l'inhumanité de la femme à l'égard de l'homme qui fait de lui ce qu'il est. Quand elle apprendra à être aussi égocentrique et déterminée que lui, quand elle trouvera le courage de se jeter dans la vie comme il le fait et d'en payer le prix, alors elle se libérera et, ce faisant, l'aidera lui aussi à se libérer. Sur quoi mes auditrices s'étaient dressées contre moi, s'écriant : « Vous êtes une femme à hommes, vous n'êtes pas des nôtres. » (VMV, p 625)